

Parmi les plus belles œuvres de saint Jean Chrysostome doivent être rangées ses homélies sur les deux Epîtres aux Corinthiens; elles le disputent à ses meilleurs discours, soit pour la grâce, soit pour la doctrine, celles en particulier sur la première Epître, que beaucoup jugent supérieures à celles sur la seconde, par l'éclat et l'abondance de la diction. Vous n'en trouverez pas de mieux travaillées jusque dans les moindres détails, où les figures et les traits abondent davantage. Quelques lecteurs modernes penseront peut-être que l'orateur est allé trop loin sous ce rapport. Mais il ne faisait en cela que se conformer aux goûts, au génie de son auditoire. Les murmures approbateurs et les fréquents applaudissements qui venaient l'interrompre, comme on le voit dans le discours même, prouvent à quel point il avait étudié le milieu dans lequel il parlait. Le saint docteur attaque assez souvent dans ces homélies les philosophes de la Grèce, les adorateurs des faux dieux, quelques hérétiques, certains usages de son temps et d'autres questions de mœurs que nous remarquerons dans la suite.

Avant tout, nous devons nous arrêter au prologue de tout l'ouvrage, au discours qui précède les homélies; car les difficultés qu'il présente ne sont pas à dédaigner. Bientôt après le début nous lisons : «Paul a beaucoup souffert dans cette ville; là le Christ lui apparut et lui dit : Ne garde pas le silence, parle, parce que j'ai dans cette ville un grand peuple. Il y séjourna deux uns. C'est encore là que fut chassé ce démon qui fit tant de mal aux Juifs quand ils l'eurent adjuré; c'est dans cette même ville que des hommes, touchés de repentir, brûlèrent des livres de magie, estimés cinquante mille deniers; enfin, c'est là que Paul, solennellement condamné par le proconsul Gallion, fut battu de verges.»

Ce passage a fait que certains savants ont douté de l'authenticité de ce prologue. Est-ce qu'un orateur si versé dans la connaissance des Ecritures, disent-ils, pouvait ignorer ce qu'elles nous rapportent de ces Juifs enfants de Scéva, qui prétendirent chasser le démon en invoquant le nom de Jésus, et dont l'audace fut si sévèrement punie ? Il ne pouvait pas ignorer non plus ce qui regarde les livres de magie qui furent jetés au feu et dont le prix n'allait pas à moins de cinquante mille deniers : deux événements qui se passèrent non à Corinthe, mais à Ephèse, comme on le voit dans le chapitre XIX des Actes. Chrysostome a-t-il pu dire également que Paul fut flagellé devant Gallion, alors que les Actes, chapitre XVIII, racontent cela de Sosthènes, et non de Paul ? J'avoue que ces erreurs accumulées me frappent; car, bien que la mémoire de Chrysostome soit parfois en défaut et qu'il lui arrive de citer un livre de l'Ecriture pour un autre, la confusion est beaucoup plus grave ici. Le prologue tout entier, moins ce passage, est tellement beau cependant, qu'on croirait entendre parler Chrysostome lui-même. Ce qui m'empêche d'ailleurs de m'arrêter à cette difficulté et d'embrasser l'opinion émise, c'est l'enchaînement de ce discours avec la première homélie.

II

Les homélies sur la première Epître aux Corinthiens furent prononcées à Antioche, d'après le témoignage même de l'orateur. Il n'est pas hors de propos de dire à quelle occasion Chrysostome a déclaré, dans l'homélie XXI, qu'il parle réellement à Antioche. Dans cette ville se trouvaient beaucoup de riches avarés et peu disposés à secourir les indigents, ne leur donnant pas même une obole quand ils les rencontraient sur leur chemin. Pour les émouvoir, les pauvres avaient quelquefois recours à des moyens atroces : les uns crevaient les yeux à leurs enfants, les autres se donnaient en spectacle rongant le cuir des vieilles chaussures, d'autres encore s'enfonçaient des clous dans la tête ou se plongeaient nus dans l'eau glacée; on voyait même des pratiques plus révoltantes et, chose qui ne l'était pas moins, de tels spectacles obtenaient des riches des secours abondants, naguère refusés à la prière. Le saint docteur attaque ces riches avec la plus grande vigueur, il ne se lasse pas de les poursuivre; pour les ramener à de meilleurs sentiments, il leur rappelle ces anciens habitants d'Antioche qui vécurent du temps des apôtres et méritèrent les premiers d'être appelés chrétiens; il oppose à l'inhumanité présente les largesses d'alors envers les pauvres et les églises. Comme les riches avaient coutume de renvoyer les pauvres et les mendiants aux administrateurs des biens de l'Eglise, Chrysostome les combat encore là-dessus en leur déclarant qu'ils ne retireront aucun profit des aumônes que l'Eglise fera, s'ils n'imitent pas son exemple. Il avait dit dans un autre discours que l'Eglise d'Antioche nourrissait de ses revenus des indigents, des veuves et des vierges jusqu'au nombre de trois mille. Chrysostome ne saurait donc mieux s'expliquer sur l'endroit où furent prononcées les homélies dont nous parlons.

AVANT-PROPOS

Le texte qu'il commente lui fournit assez souvent l'occasion de lancer quelques traits contre les philosophes étrangers et contre les adorateurs des idoles. Il rapporte une dispute entre un platonicien et un chrétien, où les arguments de part et d'autre s'entremêlent de telle façon que chacun paraît à la fin avoir abandonné son opinion et soutenir celle de son adversaire. Il n'épargne pas Platon lui-même, qu'il accuse d'avoir adoré les faux dieux, quoique les connaissant comme tels; il parle de son voyage en Sicile et de ses longs travaux sur l'angle, la ligne et le point. Il cite un vers d'un poète profane qu'il ne nomme pas; il dévoile l'histoire et les artifices honteux de la pythonisse; il offre aux chrétiens l'exemple de Socrate supportant patiemment la loquacité et les injures de sa femme. Ces derniers mots ayant provoqué les cris et les rires des auditeurs, Chrysostome les réprime en disant : «Vous poussez des acclamations, et moi je gémissais profondément quand je vois les Gentils se montrer plus philosophes que nous, à qui cependant il est ordonné d'imiter les anges, et Dieu lui-même en ce qui concerne la douceur.» Il rappelle quelque chose des athées Diagoras et Théodore, de Pythagore et de Diogène le cynique, montrant celui-ci jouet de l'orgueil dans son tonneau et sous ses haillons. Ces philosophes ne sont pas les seuls dont il relève les travers.

Il combat les Manichéens en plus d'un endroit, comme du reste dans ses autres ouvrages; car le venin de cette hérésie exerçait toujours ses ravages dans l'Orient. Ce sont là les hérétiques, à mon avis, qui prétendaient, au témoignage de Chrysostome, que nous ressusciterions avec un corps différent du premier, vu que notre corps actuel, d'après eux, est l'œuvre du démon. Il renouvelle ses attaques contre les mêmes hérétiques dans les homélies sur la seconde Epître aux Corinthiens. Les Marcionites ne sont pas non plus oubliés. Le saint docteur les stigmatise notamment quand il explique cette obscure parole de l'Apôtre : «Que feront d'ailleurs ceux qui sont baptisés pour les morts ?» Il signale alors l'opinion et la coutume des Marcionites à cet égard; et voici comment il s'exprime : «Voulez-vous que je vous dise d'abord de quelle façon interprètent cette parole les malheureux partisans de Marcion ? Vous rirez beaucoup, je n'en doute pas; mais je veux le dire pour vous mettre en garde contre une pareille maladie. Après qu'un catéchumène chez eux a rendu le dernier soupir, ils font placer sous le lit du mort un homme vivant; ils approchent ensuite et demandent sérieusement au premier s'il veut recevoir le baptême. L'homme caché répond qu'il veut être baptisé, et c'est en effet lui qui reçoit le baptême pour le mort. On se croirait au théâtre; tel est l'empire du démon sur des âmes lâches.» Chrysostome combat aussi, mais en passant, ceux qui niaient la divinité de l'Esprit saint.

L'orateur met tout son zèle et toute son éloquence à corriger les mœurs dissolues des chrétiens d'Antioche. Ils déployaient, dans les mariages surtout, toutes les pompes du diable, les séductions d'une musique efféminée, des chants et les propos les plus obscènes. Tout était permis à pareil jour, et les jeunes filles elles-mêmes entendaient ces propos, prenaient part à ces fêtes. La naissance d'un enfant était entourée des pratiques les plus superstitieuses. On allumait alors plusieurs flambeaux auxquels on avait donné des noms, et l'on donnait ensuite au nouveau-né le nom du flambeau qui durait le plus longtemps, lui pronostiquant de la sorte une longue vie. On lui attachait de plus des rubans ou bandelettes qui ne devaient pas avoir moins d'influence sur sa destinée, notamment un fil rouge. Des pratiques plus absurdes encore étaient fidèlement observées à l'égard des enfants et surtout dans les funérailles; plusieurs n'étaient pas exemptes d'idolâtrie.

Il y avait à Antioche un assez grand nombre de chrétiens qui ne croyaient pas à la résurrection, mais étaient fort persuadés de la vérité des pronostics et de l'efficacité des amulettes. Pour de semblables détails, un orateur est souvent plus utile à consulter qu'un historien. Il faut voir avec quelle vivacité Chrysostome relève ces traits de mœurs, les attaque et les stigmatise.

Je n'ajoute plus que quelques remarques, qui m'ont paru dignes d'attention. Dans l'homélie XIX, après avoir assez longuement parlé de la virginité, l'orateur renvoie pour de plus amples développements à l'ouvrage qu'il a publié sur ce sujet. Dans l'homélie XXIV, il expose d'une manière si claire la présence réelle de Jésus Christ au sacrement de l'autel, il y revient avec une telle insistance qu'à moins d'être entièrement aveuglé par des idées préconçues, on ne peut pas douter que telle ne fût la croyance de cette époque. L'usage de se laver les mains avant de se mettre à la prière est attesté dans l'homélie XLIII; c'est une marque de respect qui n'est pas sans action sur les dispositions mêmes de l'âme.

III

Quelques-uns pensent que les homélies sur la seconde Epître aux Corinthiens n'ont pas le même degré d'élégance et de perfection que celles sur la première. Le style en est plus

succinct et moins orné. On dirait que Chrysostome se conforme en cela même à l'exemple de Paul : en parlant de ces chrétiens qui jetaient le trouble et les dissensions dans l'Eglise, il s'exprime avec plus de force et de sévérité; puis son ton descend avec celui de l'Apôtre, les images sont moins nombreuses et moins animées. On voit qu'il n'a pas donné le même soin à ces deux séries de discours. Cette différence ne permet pas à Savilius d'affirmer que les homélies sur la seconde Epître aux Corinthiens soient de l'époque d'Antioche; il incline même à penser qu'elles ont été prononcées à Constantinople. C'est toujours la fameuse distinction établie par Photius, dont le savant éditeur se montre trop l'esclave. Un passage bien connu de l'homélie XXVI l'a surtout ébranlé; c'est celui-ci : «On peut le voir non seulement à Rome, mais encore à Constantinople. De même ici le fils du grand Constantin a cru faire un immense honneur à son père en lui donnant un tombeau dans le vestibule du pêcheur.» Savilius ne s'est pas aperçu que la tournure même de cette phrase indique clairement que l'orateur ne parle pas à Constantinople; et quant au mot ici, il s'applique seulement à la dernière ville qu'on vient de nommer. Toutes les autorités d'ailleurs s'accordent à reconnaître que les homélies dont nous parlons ne doivent pas être sous ce rapport séparées des précédentes.

Il est à remarquer que le saint docteur y renouvelle ses attaques contre les disciples de Marcion, qui prétendaient que le Créateur du monde était juste, mais n'était pas bon. Il poursuit également les Manichéens, dont l'impiété allait jusqu'à déclarer que le diable avait créé le monde. Certains autres hérétiques qui confondaient le monde avec Dieu, erreur plusieurs fois reproduite dans la suite des siècles, et surtout de nos jours, sont là réfutés par Chrysostome. Il émet de temps en temps des opinions qui s'éloignent du sentiment commun, et qui sont de nature à stimuler l'attention. Nous n'avons pas besoin de les signaler d'avance; un lecteur studieux ne manquera pas de les recueillir, soit comme peinture de mœurs, soit comme appréciation doctrinale. Les grands orateurs sont les témoins du passé, les témoins, de leur époque; ils servent à l'histoire générale de l'esprit humain.